

Copeaux de l'ombre

Armelle Chitrit

Volume 39, Number 1 (229), February 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32525ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chitrit, A. (1997). Copeaux de l'ombre. *Liberté*, 39(1), 61–69.

ARMELLE CHITRIT*

COPEAUX DE L'OMBRE

À la mémoire d'Ossip Mandelstam

Je voudrais être mendiant

la main ouverte
pour attraper le peu de jour,
m'asseoir

et contempler la vie
passante.

Que faut-il
pour être mendiant ?

Entre la rue et le trottoir,
saisir les grands rais de lumière

* Armelle Chitrit a publié récemment un essai sur Robert Desnos (*Robert Desnos, le poème entretemps*, Montréal/Lyon, XYZ/Presses Universitaires de Lyon, 1997), de même que des poèmes et des articles critiques en revue. Elle poursuit une activité d'animation pédagogique en poésie pour les élèves du primaire et du secondaire.

et partager tout ce qui reste
entre la maigreur du soir
et le courant des silhouettes.

Prendre le chagrin
pour l'espoir.

Être mendiant
se coucher là
dans l'histoire chétive
de ses vêtements

dans les cheveux
un peu d'argent

et le sourire de Dieu
comme caresse nue,
étincelant miroir
sans firmament.

RELIURE DE POCHE

La vie un jour
dans les mains
nous laisse un livre
qui tombe en morceaux

Ô cendres,
Reliure de poche,

Doucement !

Rien ne peut plus brûler
tous les morceaux sont là
Dispersez !

Grossièrement là
L'éternité.

On tourne la poignée
On se faufile dans de maigres paroles
Et sur la pointe d'un soupir

Ton corps en cendre-morceaux

ne s'envole pas.

Tu la suivais déjà du regard
sous les pommiers

Mais la mort travaille : ne danse pas.

La vie un jour
nous tombe des mains

et le baiser entre autres replié
reste dans la reliure
comme un signet tissé de soie.

Ô mains jointes !
au-dessus des gouffres
et contre toutes les commissures
Pétales d'un cœur où
perle le feu,

flamme-rien.

ROSH HASHANA

Les fleurs de la mafia
rasent de près les tombes

Ô famille, ô mon père,
à ce rosier grimpant dans les mains de Dieu
vous avez cru manger
le pain de vérité.

Et blême sur mon cœur,
votre visage embaume
l'éternité de l'air.

L'écarlate d'un psaume
se plie aux pleurs
de votre joue
comme un raphia.

Quand les oiseaux se posent
sur le front de cette ombre,
cherchant la nourriture
dans les grains de lumière,
semés au hasard des rêves,

je vous croise, effondrée
dans la peur de vous perdre,
je vous perds

dans la chute des feuilles
où la marche crépite:
chemin sans trace
et sans partage.

ROSACE

Une femme marche
enveloppée dans les plis de son imper
Deux de ses boucles blondes se tressent
au vœu de la lumière jetée sans pluie
et la fatigue aussi se dresse et puis se penche
comme un bouquet contre sa nuque.

Tandis que la cité retire de ses épaules
le rose orangé de lumière

Les pas de la passante tracent
l'oubli de quelque rose, et
un à un, ils quittent le lieu de leur âme

ne forment plus qu'un bout de nuit.